

QUINTESSENCE

Automne 2015

Rédacteur en chef : DYK

Éditeurs : Tina Chan

Julien Defraeye



© bruno monginoux / ww



Au début du mois d'octobre 2015, le département d'études françaises a eu le privilège et l'honneur d'accueillir dans une salle bien remplie le sourire rayonnant de Georgette LeBlanc. Non, Non, Non ! Nous n'avons pas ressuscité l'auteure française de la fin du XIXe siècle. Nous parlons bien de la Georgette LeBlanc des temps modernes. Celle décorée de plusieurs prix littéraires prestigieux canadiens. En l'instant d'un après-midi, la talentueuse acadienne a retiré sa casquette de professeure pour enfiler celle de romancière/poétesse. Audacieuse, l'invitée a eu le courage de venir présenter ses chefs-d'œuvre les mains vides. Les bras ballants. Sans aucun exemplaire en poche... Que voulez-vous, ses bouquins se vendent comme des petits pains. Heureusement que notre bibliothèque regorge de trésors de la langue française (dont les œuvres de la poétesse font partie). D'un style décontracté, l'anarchiste, comme elle s'autoproclame, commence sa présentation en passant en revue ses œuvres les plus éminentes: "Alma", "Amedé" et "Prudent". Le premier ouvrage retranscrit dans un langage authentique et poétique l'expérience de vie d'une jeune femme acadienne ; le second met en scène un jeune musicien créole originaire de la Nouvelle-Écosse qui s'envole en Louisiane pour vivre ses rêves d'artistes. Dans cet ouvrage aussi Georgette LeBlanc emploie une «parlure» fleurissante. Dans sa dernière œuvre en date, Prudent, la poétesse parle du Grand Dérangement avec sa sensibilité et sa vérité.

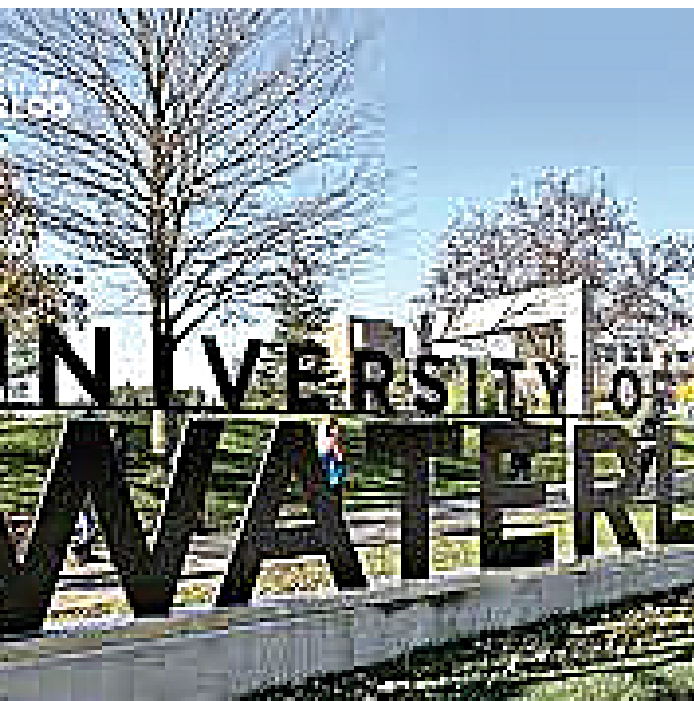
Après avoir captivé et ému tout l'amphithéâtre grâce à son talent d'oratrice, la magicienne des mots prend le temps de dévoiler dans quel imaginaire littéraire elle se baigne et comment elle accouche de ses œuvres. Quand la majorité de la société se gave d'anti dépresseur comme calme-douleur, elle utilise sa plume comme moyen thérapeutique.

Grosso modo, pour LeBlanc, le but du prosateur n'est pas tant de retranscrire la vérité ni même une vérité, mais plutôt de provoquer des sensations, des émotions, voire, des frustrations. Bref, d'augmenter le pouls du lecteur et lui faire accélérer ses battements de cœur.

Comme un mauvais soldat qui rend les armes, l'héritière littéraire d'Antonine Maillet a révélé quelques-unes de ses stratégies scripturales. Et nous, sans vergogne, sans dignité littéraire, pourtant tous étudiants gradués ou professeurs de lettres, on n'a pas hésité à prendre note afin d'acquérir de son savoir et de lui dérober de son pouvoir. Détrompez-vous, LeBlanc n'est pas si candide. Elle a beau filer les bons ingrédients et la bonne recette de son art, c'est le talent, son talent, qu'on ne pourra jamais lui prendre : qu'on ne saura jamais apprendre.

DYK

L'artiste anarchiste !



Une bibliothèque vivante

C'est dans un début d'après-midi d'automne que s'est déroulé notre dernier café-rencontre trimestriel. Le froid de cette journée n'a pas empêché une foule d'auditeurs d'assister à cet événement chaleureux. L'orateur de cette rencontre n'est plus à présenter : c'est nul autre que le professeur titulaire et "University professor" de renommée internationale François Paré. Prenant un peu de temps de ce qu'il lui reste comme congé sabbatique, ce dernier est venu présenter le projet sur lequel il travaille en ce moment. C'est d'une voix passionnée alliée avec la connaissance précise d'un griot africain qu'il se met à raconter les grands récits de fondation français et Hurons-Wendats dans la région des Grands Lacs au XVII^{ème} siècle. Cela lui a permis de démanteler quelques mythes et apporter quelques faits historiques. Tiens, par exemple, saviez-vous que des Noirs vivaient en Ontario bien avant l'arrivée des Français? Allez, une autre, juste pour le plaisir.

Et si je vous disais que la notion de GPS existait déjà à cette époque dans certaines communautés amérindiennes ? Je sais, je sais, on s'éloigne de la représentation sauvage d'Hollywood de l'homme amérindien à moitié-nu avec une couronne de plumes sur la tête (recouvert de tatouages ?) armé de fléchettes dansant et chantant en l'honneur de ses divinités autour d'un feu de bois ; ou même l'image un peu plus idyllique de Walt Disney présentant le fantôme de la belle Amérindienne comme la princesse Pocahontas. Et oui, François est toujours paré pour rétablir des vérités. Ce n'est pas pour rien qu'on le compare à un monument vivant.
DYK

CHANGER DE RYTHME DE TRAVAIL

Quand j'étais étudiant, j'avais la mauvaise habitude de tomber malade à la fin de chaque trimestre, comme si le rhume ou un malaise sans diagnostic précis me tombait dessus, juste au moment où je pouvais enfin faire autre chose, me reposer, regarder la télévision, ou aller au cinéma sans culpabilité. Aujourd'hui, les choses n'ont pas beaucoup changé. Les ruptures de rythme de travail sont toujours étonnamment compliquées et lentes. À chaque fois, j'hésite, je remets à plus tard les nouvelles tâches, je me mets à planifier des vacances dans les Antilles, je prends de longs cafés dans la cuisine au soleil. Je fais tout pour ne pas commencer. Même parler à mon cochon d'Inde, lui-même plutôt inactif, me semble une bonne solution pour retarder l'inévitable... À chaque occasion, cependant, je me rends compte que ces changements de rythme de travail sont vitaux et que j'ai beaucoup de chance d'avoir un emploi que j'aime et qui me permet de prendre occasionnellement des congés de recherche et d'écriture. Cette fois-ci, j'avais six mois devant moi, et un énorme projet qui m'effrayait. Je voulais continuer à écrire mon livre sur les représentations des langues et des identités linguistiques en contexte minoritaire. Je voyais comme essentielle cette tâche d'écrire un livre sur la langue, puisqu'une bonne partie de mes travaux avait gravité autour de cette question, sans que je l'aborde de plein fouet

J'avais un titre comme toujours : L'empreinte de la première langue. Ce serait un livre polyvalent sur un ensemble de situations culturelles très différentes. Un chapitre porterait sur le philosophe marocain Abdelkébir Khatibi, un autre sur les études de revitalisation des langues autochtones, notamment chez les Navajos aux États-Unis et les Innus au Québec, sur le profond malaise linguistique chez les francophones minoritaires au Canada, sur la liberté associée à la langue orale en Acadie et aux Antilles, sur l'hégémonie de la norme écrite

Je voulais me pencher sur les écrits de Patrice Desbiens, Natasha Kanapé Fontaine, Glen Coulthard, Kathleen St. Onge, Patrick Chamoiseau, Daniel Maximin, Abdelkhébir Khatibi, et bien d'autres. L'empreinte de la première langue, ce serait le témoignage d'une profonde peine d'amour chez beaucoup d'écrivains, une étude des traces et des cicatrices, de même qu'un éloge de la transparence extraordinaire qui fait de chaque personne une source inépuisable de langage. C'est ce projet d'écriture qui m'occupe le plus souvent depuis le 1er septembre dernier. Grâce aux recherches de mes assistantes au cours des dernières années, surtout Alicia Martin, tous les matériaux sont en place. Il me faut simplement écrire ce livre! Je n'y travaille pas à tous les jours, cependant. Mon congé sabbatique me permet aussi de préparer des communications pour des colloques de littérature franco-canadienne. Avec ma collègue et amie Lucie Hotte de l'Université d'Ottawa, je prépare un nouveau volume d'articles sur le Canada francophone pour la série des Archives des Lettres Canadiennes. Je poursuis aussi, avec Fran Ratelle, la lecture et la diffusion des écrits anciens de l'Ontario. Nous nous concentrons sur les textes du Nord-Ouest de l'Ontario et du Wisconsin, cet automne : ceux de Pierre Esprit Radisson et Claude Allouez. Et, évidemment, j'ai du temps pour lire et regarder la télévision (Borgen est mon dernier hit!). Je viens tout juste de terminer un petit roman adorable de Pascale Gautier, Mercredi (Folio, 2015) un récit dont les structures sont influencées par la bande dessinée, et Emotionally Weird de la romancière britannique Kate Atkinson, un livre superbe, raconté du point de vue d'une étudiante et qui se passe dans un département d'anglais à l'Université de Dundee. Comme on peut le voir, la transition s'est faite après tout, et plein de choses avancent comme par miracle! Je serai de retour en janvier 2016.

François Paré

UN CONGÉ SYMPATHIQUE

Me voici rendue à mi-chemin de cette sabbatique de six mois. Après avoir présenté une communication à Nancy sur la romancière algérienne Assia Djebar (membre de l'Académie française de 2005 jusqu'à sa mort en février 2015) dans le contexte d'une conférence internationale sur le journalisme littéraire au XIXe siècle, j'ai visité le musée du Louvre-Lens au Pas-de-Calais où j'ai vu « D'or et d'ivoire », une exposition sur la pré-Renaissance et les échanges artistiques entre Paris et la Toscane. Peu après, j'ai passé quelques semaines à lire tranquillement sur une très belle plage de la mer ionienne (avant l'arrivée des 'touristi') les nombreux livres qui figuraient sur ma liste de must read, indispensables à mes recherches. Seulement, je dois avouer que je me suis aussi laissé tenter par d'autres types de lectures... Ainsi, grâce à l'immense talent de Yasmina Khadra (pseudonyme de Mohammed Moulessehoul) dans son « Quatuor algérien » (La part du mort, Morituri, Double blanc et L'automne des chimères), j'ai suivi avec l'auteur les pistes minées du commissaire Llob, homme intègre et intrépide à l'affût des meurtriers à l'époque de la guerre civile qui, dans les années 90, assassinaient des journalistes et des intellectuels comme Tahar Djaout et des jeunes filles qui osaient fréquenter l'école...

Et puis... et puis... j'ai pris ... finalement ... de vraies vacances (c'est-à-dire sans livres !) -- deux semaines en Grèce où des soi-disant 'gitans' m'ont allégée de mon sac imitation « Coach » (merci !) et de mon passeport canadien tout neuf (avec une belle photo de moi, exploit rarissime dans les passeports!). Hélas ! le commissaire Llob ne pouvait pas m'aider: Khadra l'avait tué en 1998 dans L'Automne des chimères afin de briller avec Ce que le jour doit à la nuit et de passer au cinéma en compagnie des Hirondelles de Kaboul où La Voie de l'ennemi suit L'Attentat. J'ai tout de même réussi à me sauver, toute seule et comme une grande, grâce à mon passeport européen (dissimulé dans ma valise) qui m'a ouvert les portes des pays de l'espace Schengen en plus de celles de ma tranquillité...

De retour au Canada au mois d'août pour fêter le 75e anniversaire de ma mère (eh oui ! elle m'a eue très jeune !, six enfants avant l'âge de 26 ans !), je me suis remise à l'écriture et j'ai cultivé mon jardin, comme nous l'a si bien conseillé notre ami Voltaire. Mais la saveur ensoleillée des figues fraîches mûries sur les arbres, le bercement chaleureux de la mer ionienne, une visite à la Casa del migrante, une deuxième réunion de planification avec des collègues en Italie et la découverte de la très longue histoire cosmopolite et multiculturelle de Palerme exigeaient, en septembre, un nouveau retour au pays natal... la dolce vita en l'absence du Cahier d'Aimé Césaire.

Anne Marie Miraglia

Une Nantaise à Waterloo

Bonjour Leslie! Bienvenue à l'Université de Waterloo. Tu viens juste d'arriver, as-tu déjà eu le temps de prendre tes repères ?

Bonjour ! Hé oui ça y est. Je pense avoir trouvé mes repères depuis 2 ou 3 semaines, ce n'était pas évident au début de se souvenir des bâtiments, de trouver les horaires pour faire du sport ou encore de repérer les Tim Hortons les plus proches ! Mais je suppose que tout le monde est passé par là et ça fait partie de l'aventure.

Peux-tu nous dire de quel pays tu viens ?

Je suis française et je viens de Nantes, une ville que la plupart des gens connaissent ici, ce qui n'est en général pas le cas ailleurs au Canada. Les universités de Waterloo et Nantes ont un partenariat qui m'a permis de venir en échange pour deux semestres ici.

Quel est le niveau de ton programme ?

En France j'ai validé ma première année de master en Français Langue Etrangère (FLE). Cela signifie que j'étudie pour pouvoir enseigner le français ou créer du contenu d'enseignement destiné aux non-francophones. Quelle est ta formation ?

Toujours à Nantes, j'ai fait une licence Langues Etrangères Appliquées, qu'on appelle LEA, avec spécialité anglais/espagnol. C'est une licence où l'on apprend des choses très variées : j'ai suivi des cours de droit, d'économie, de comptabilité, de management... et des cours de langue bien sûr ! Mais le côté commercial de cette formation ne me plaisait pas trop. Ce sont plus les langues étrangères et le contact humain qui m'intéressaient. J'ai donc décidé de me tourner vers l'enseignement aux non-francophones.

Peux-tu nous dire sur quoi portent tes recherches ?
Je n'écris pas de thèse pour le moment, donc je n'ai pas à proprement parler de « recherches » (et c'est très bien comme ça pour le moment !). L'année dernière j'ai dû écrire un mémoire d'une quarantaine de pages et j'avais choisi de le consacrer aux modalités d'application de la laïcité auprès d'un public demandeur d'asile à travers des cours de FLE. La laïcité et l'interculturalité sont des thèmes qui m'intéressent énormément, de même que les variations dans les processus d'acquisition du français qu'on peut apercevoir chez des apprenants possédant des langues maternelles différentes. J'ai encore un an devant moi avant de devoir me préoccuper de mes futures recherches, ça me laisse le temps de trouver des idées !

Quels sont tes objectifs de carrière ?

Je n'ai pas d'objectif à proprement parler, je ne sais même pas si je terminerai ma vie professeure de français. Pour le moment en tout cas, c'est ce qui me plaît donc je vais continuer dans cette voie et chercher à m'améliorer pour pouvoir aider mes étudiants au mieux et pour que nous grandissions ensemble.

Si tu n'étudiais pas en français, qu'aimerais-tu faire ?

Je n'étudie pas réellement le français en France, mais si je devais choisir ce que j'étudie, je pense que je me consacrerai aux langues étrangères ou que je ferai carrière dans l'humanitaire.

As-tu déjà vécu au Canada ou c'est ta première fois ?

C'est la deuxième fois que je viens au Canada en échange. La première fois je suis venue de septembre 2013 à mai 2014 et j'ai étudié à l'Université de Toronto Mississauga. Je ne suis donc pas trop déboussolée !

As-tu des passions ?

J'aime nager, je dirais même que je suis accro à la natation. A part ça j'aime voyager (comme tout le monde, je sais), apprendre des langues étrangères et j'aime expérimenter tout ce que je peux si j'en ai la possibilité.

Ressens-tu une différence au niveau de l'éducation entre l'Université de Waterloo et celle que tu fréquentais précédemment ?

Un grand OUI. Comme c'est la seconde fois que je viens au Canada, je ne suis pas aussi surprise que la première fois, mais il y a très certainement des avantages à étudier dans une université avec des frais d'inscription aussi élevés. D'un point de vue pratique, je dois dire que j'apprécie énormément de pouvoir accéder à la piscine et à la salle de sport gratuitement et que je suis bien contente de ne pas avoir à payer le bus à chaque fois que je le prends. Si on se recentre un peu sur l'éducation, comme je suis des séminaires pour la première fois cette année, je découvre ce que c'est d'être un petit groupe en cours et d'être un acteur de ce même cours. Je suis plutôt une élève « passive », qui se forge son opinion en écoutant le prof et les autres étudiants, je ne ressens donc pas le besoin de donner mon avis quand le prof pose des questions. Les premières semaines ont donc été un peu un défi pour moi, car les séminaires reposent sur l'interaction entre les étudiants et leurs réactions sur ce que le groupe dit. Je commence à m'habituer à prendre la parole, et je dirais même que je commence à aimer ça, je pense que c'est un bon moyen de développer un esprit critique et de gagner en confiance en soi. Dernier petit point sur l'éducation, je dois reconnaître que les étudiants sont bien plus choyés ici qu'en France, ce qui est à double tranchant : d'un côté, il est agréable de savoir que les profs sont chaleureux et toujours là pour nous aider et nous faire gagner en confiance, mais d'un autre, j'ai l'impression que les étudiants français sont bien plus indépendants et débrouillards que leurs confrères canadiens. Je suppose qu'il n'y a pas de modèle idéal et qu'il faut prendre le meilleur dans chacun des deux systèmes.

Tu es une enseignante-étudiante. Quel est le rôle que tu préfères ? Pourquoi ?

Une question un peu difficile... J'aime beaucoup enseigner, car c'est une formidable opportunité pour moi, une opportunité qu'on ne m'aurait jamais donnée en France. Mais j'aime aussi suivre des cours pour lesquels j'éprouve de l'intérêt. En revanche, j'ai beaucoup de mal à rester attentive à des cours que je n'ai pas choisis et qui ne correspondent pas à mes attentes. Pour cette raison, j'ai vraiment hâte de terminer mes études et de commencer à enseigner. Et puis après tout, même si on devient un jour enseignant, on reste toujours un étudiant au fond, car il y a toujours des choses à apprendre. Enfin, c'est mon point de vue.

En guise de conclusion, quel message souhaites-tu adresser au département ?

Un grand MERCI pour m'avoir fait confiance et m'avoir donné la chance d'enseigner dans un pays que j'aime énormément et où je me sens chez moi.





Depuis le début de l'automne, plusieurs étudiants handicapés de l'Université de Waterloo ont dû trouver un nouveau moyen pour aller à leurs classes sans l'aide du service passé qui n'est pas disponible actuellement.

Anciennement, le bureau d'AccessAbility offrait une fourgonnette aux étudiants en incapacité pour les emmener à leurs classes – soit ici, soit à Laurier – et aussi aux résidences et aux restaurants situés à proximité du campus. Malheureusement, le célèbre « Access Van », qui était uniquement disponible pendant l'automne et l'hiver malgré le grand nombre d'étudiants qui doivent suivre des cours pendant l'été, n'est plus en service depuis avril, à cause d'une panne.

Selon AccessAbility, le service sera offert à nouveau quand on aura un nouveau véhicule. Cependant, aujourd'hui encore, la fourgonnette n'est toujours pas prête.

De plus, à cause des primes d'assurance, on ne pourra plus conduire des étudiants hors campus. C'était un changement fait à la dernière minute pendant l'été qui a été mal reçu par les étudiants handicapés qui avaient choisi cette université et des résidences proches du campus il y a huit mois juste pour pouvoir profiter d'un service qui a été modifié sans préavis.

Le bureau va couvrir le coût des courses en taxi, mais seulement celles sur le campus. Contrairement à l'« Access Van », qui avait accès aux entrées à l'intérieur du campus, les taxis de Waterloo ne peuvent pas conduire des étudiants aux bâtiments qui ne sont pas situés sur Ring Road.

Pour s'excuser des inconvénients que ce retard pourrait engendrer, AccessAbility a offert des cartes-cadeaux de vingt-cinq dollars pour Retail Services à chaque étudiant affecté.

« Comment est-ce que ça va nous aider? » demande l'une de ces étudiants. « Prendre un taxi quotidiennement pour aller au campus, ça coûte cher! En outre, avec certains handicaps, on ne peut pas marcher loin ni se mettre debout en attendant l'autobus. »

On a organisé une rencontre au début d'octobre pour qu'on puisse donner des remarques, mais il n'y avait que deux étudiants présents.

Les étudiants avec des fauteuils, des béquilles et des limitations physiques qui n'ont pas reçu une bourse d'études pour personnes handicapées du Régime d'aide financière aux étudiants de l'Ontario ne disposent pas de nombreuses options pour les aider; et chercher un moyen d'aller à l'université chaque jour est un autre défi auquel ils doivent faire face.

Tina Chan



Une fourgonnette qu'on regrette : fourgonnette d'accessibilité manquante pour les étudiants handicapés

**LES
COLLOQUES,
LES
COLLÈGUES**

Le colloque écocritique

Le soir du 7 octobre, Julien, Nathan et moi sommes partis à Montréal pour un colloque de deux jours à l'Université McGill intitulé « Passé, présent et avenir de l'écocritique québécoise et franco-canadienne ». Pour définir « l'écocritique » en termes très généraux, c'est une critique littéraire qui se concentre sur le rapport entre l'humain et la nature. Malgré la quinzaine d'heures en voiture, c'était un voyage très agréable et le colloque s'est très bien passé.

Le premier jour était particulièrement intéressant, car le département de langue et littérature françaises de McGill a organisé une excursion au sommet du Mont Royal animée par Les Amis de la montagne – très appropriée pour un colloque écocritique. Après la promenade, la conférence de l'écrivain Pierre Monette s'y est inscrite très pertinemment.

Le deuxième jour nous avons écouté dix communications et une conférence-plénière de Stéphanie Posthumus (sans doute la plus grande chercheuse en écocritique québécoise) devant une trentaine de personnes. Avec une étudiante de York University, nous, la délégation de Waterloo, avons tous présenté des communications dans le même panel, ce qui n'était pas fait expressément selon le comité organisateur. Même une étudiante de l'Université Radboud aux Pays-Bas et une chercheuse indépendante italienne sont venues y participer!

Les sujets étaient très divers, pourtant chacun employait une approche écocritique, soulignant la caractéristique interdisciplinaire de la théorie. Selon le comité organisateur, ils voulaient créer un espace de discussion et de rencontre où les problématiques entre littérature et environnement pourraient se penser et se partager en français ; et, en fin de compte, ils ont réussi. Nous nous sommes tous rendu compte que la communauté d'étudiants et de spécialistes de l'écocritique est plus grande qu'elle n'y paraît.

Notre panel s'appelait « Traversée écocritique des genres littéraires », et les titres de nos communications sont comme suit :

Julien Defraeye, « Le retour vers la nature chez Jocelyne Saucier : catharsis ou géocide »

Nathan Pirie, « L'écoféminisme en chansons : Sous les arbres de Salomé Leclerc »

Eric d'Avernas, « Champlain et l'environnement; une analyse écocritique des premiers textes sur la Nouvelle-France »

Eric d'Avernas

Avantages des colloques étudiants

Le 24 et le 25 septembre, j'avais le grand plaisir de présenter une communication au colloque Visages et vicissitudes de la méchanceté à l'Université d'Ottawa. Il s'agissait de leur colloque étudiant annuel, un peu comme notre propre colloque Convergences à la fin d'avril, mais beaucoup plus spécifique en ce qui concerne leur thématique. La diversité des sujets qui sont nés d'un tel thème m'a vraiment impressionnée : de Balzac, Derrida et Sade jusqu'aux analyses portant sur la littérature contemporaine, l'autofiction et même l'astrologie... il me semble qu'être méchant devient plus populaire que l'on n'aurait jamais pensé.

J'ai plein de mots à dire en faveur des colloques étudiants. D'habitude, l'atmosphère est assez détendue vu que les présentateurs ont souvent à peu près le même âge et partagent probablement plusieurs objectifs dans la vie. En même temps, il existe toujours des professeurs qui passent voir quelques communications aux moments où ils n'enseignent pas, ce qui crée un bon équilibre en tant que spectateurs, et qui nous force également à répondre à certaines questions un peu plus pointues ou à recevoir peut-être quelques commentaires constructifs sur nos recherches.

Parmi les 14 étudiants qui se trouvaient sur le programme, plusieurs venaient d'Ottawa et du Québec, mais j'étais étonnée de découvrir que deux des doctorants sont même venus de France et une de Tunisie, tous uniquement pour ce colloque. De plus, ce voyage constituait leur première fois au Canada ! Pour plusieurs d'entre eux, cette expérience constituait aussi leur première communication à un colloque. À mon avis, l'ambiance accueillante d'un colloque étudiant ne pourrait pas être plus idéale pour cela. Non seulement pourrions-nous y rencontrer des gens qui partagent nos intérêts, ce qui permet toujours d'approfondir nos réseaux de connaissances, mais il ne faut pas ignorer l'importance de pouvoir beaucoup apprendre en dehors de nos propres domaines aussi.


Enfin (et je vous jure que ce n'est pas une stratégie de recrutement, même si cela aurait quand même été mon style), si jamais l'idée vous tente, je vous suggère fortement de ne pas hésiter à vous présenter pour un colloque étudiant à l'avenir. D'après moi, c'est la meilleure façon de vous plonger dans le monde académique ainsi que de partager vos propres recherches avec vos collègues.

Une expérience inoubliable!

À la fin de septembre, j'ai voyagé à Midland pour présenter à mon premier colloque au sujet de Gabriel Sagard et les missions récollets en Nouvelle-France. Pendant l'été, après avoir terminé mon travail pour la série YouTube de L'Ontario français et ses premiers textes, j'ai coécrit une communication avec François Paré. On s'intéressait aux indices de l'enfance et de la filiation dans l'œuvre de Gabriel Sagard, Le grand voyage au pays des Hurons, et on les a comparés avec ceux de l'époque classique de la France. Lorsque j'étais assistante de recherche pour le projet "l'Ontario français et ses premiers textes" pendant deux étés, je possédais de solides connaissances dans les sujets qu'on a traités dans notre communication. Par conséquent, je suis assez passionnée de l'œuvre de Gabriel Sagard, donc ce n'était pas du tout un travail embêtant.

En réfléchissant, cette expérience était importante pour me diversifier dans les travaux scolaires et pour consolider ma confiance en moi. C'était un colloque assez spécialisé, il y avait seulement une vingtaine de personnes qui m'observaient. De plus, François et moi avons divisé la lecture de la communication dans les sections pour garder l'intérêt des spectateurs et pour se présenter d'une façon égalitaire. Je n'étais pas nerveuse quand j'ai présenté, mais j'avais honte des questions à la fin. Heureusement, François a pris l'occasion de répondre aux questions... ce que j'ai beaucoup apprécié! En effet, j'aimerais présenter à un autre colloque avant de terminer ma maîtrise. Maintenant, lorsque j'ai commencé le programme, je veux saisir toutes les occasions possibles pour approfondir mes connaissances et aptitudes dans les domaines différents. C'est stressant, oui, mais ça vaut la peine. J'encourage les autres étudiants de maîtrise à l'envisager, c'est une expérience que je n'oublierai jamais !

Sarah Reilly



ÉTUDES FRANÇAISES

Fumer tue, vivre aussi

Pour être un peu caricatural, je pense qu'afin de réussir totalement cet exercice, il aurait fallu fumer une cigarette dans une ces sombres salles de cinéma hollywoodiennes, avec un complet trop large, un chapeau de feutre et un drink bien serré. Mais le temps m'a manqué, et l'audace, aussi.

Au risque d'en offenser certains, je crois sincèrement que les non-fumeurs passent à côté d'une partie de leur vie. Il y a un plaisir incommensurable à tirer une bouffée et sentir la fumée chaude descendre dans ses poumons quand on inspire, et remonter quand on expire. J'inspire, j'expire, j'inspire, j'expire, mais différemment. Je savoure chaque inspiration, chaque expiration, alors que les gens autour de moi ne se rendent même plus compte de ce rythme qui martèle notre journée à tous. Kant nous le rappelle : la cigarette représente une mesure de temps.

Et quand je fume, je me joue du temps. Je passe non seulement cinq minutes à fumer ma cigarette, mais sa nocivité me fait perdre cinq minutes d'espérance de vie. Je me joue donc du temps, et, un peu inconsciemment, de la mort. Mais dans ces cinq minutes, je fais le vide. J'inspire, j'expire, j'inspire, j'expire, jusqu'à oublier que je suis là, en train de mourir, et de ce fait, en train de vivre plus que jamais.

Comme la cigarette, je consomme de l'oxygène, je me consume. Et comme la cigarette, je n'ai que très peu d'intérêt si je ne me brûle pas un minimum, d'une manière ou d'une autre.

Quand j'étais plus jeune, l'équation me semblait pourtant bien simple. Mes parents m'avaient bien formaté : la cigarette était mauvaise pour la santé, les paquets de tabac hors de prix, il n'y avait donc aucune raison de s'attarder là-dessus. Ce n'est que bien plus tard que je me suis rendu compte de leur hypocrisie : tous les deux y avaient goûté étant tout juste adultes, et ce pendant des années. Mon père m'a confié avoir fumé sa dernière cigarette juste avant ma naissance. Il y avait sûrement une corrélation entre les deux événements – ma naissance, sa dernière cigarette – que je ne saisisais pas vraiment. Quelques années plus tard, adolescent, je fume ma première cigarette avec un copain du quartier. J'inspire, j'expire, je tousse et promets de ne jamais y retoucher. Ce que j'ai fait pendant plusieurs années. Mais au lycée, en mal d'une image que je cherche désespérément – nous consommons (ou nous consomons !) des images et non plus des croyances nous rappelle Barthes – je décide de retenter l'expérience, et rentre instantanément dans le cadre conformiste du lycéen branché : Mec, t'as pas une clope ? Je trouve enfin mon image, mon reflet, ma volupté, dans la fumée comme l'amant du Baiser de l'Hôtel de Ville de Doisneau, tenant son mégot entre son index et son majeur (allumé ou éteint, le mystère reste entier). J'achète pendant des années des « Parisienne » – qui sont d'ailleurs beaucoup plus suisses que parisiennes -, et comble du comble, je les achète en Allemagne, avec sur le paquet un « Rauchenkanntödlich sein » (fumer tue, mais en allemand, ce qui fait encore plus peur) écrit en caractères d'imprimerie, en gras, police 48, voire plus, pour être bien certain qu'on ne l'oublie pas.

Avec les années, j'ai pris l'habitude que mon paquet prenne une place physique dans mes poches, mais aussi une place psychologique dans ma tête. George Sand disait de la cigarette qu'elle endort la douleur, distrait l'inaction, fait l'oisiveté douce et légère et peuple la solitude de mille gracieuses images. Au final, tel est peut-être la nouvelle devise (adage mais surtout monnaie d'échange) : la cigarette, qui nous stimule et nous anesthésie en même temps, un langage social qui exclut mais surtout inclut ceux qui inspirent et expirent au même rythme. Si j'avais été plus théâtral, je serais maintenant en train d'écraser mon mégot dans le cendrier et de recracher la dernière bouffée de fumée en l'air avec une attitude désinvolte, mais je vous épargne cette image-là, et je préfère vous dire que j'ai arrêté de fumer il y a maintenant plusieurs années. J'inspire, j'expire, indifféremment.

Julien Defraeye





Le Bookchair

Alors que je suivais des cours d'anglais à l'Université d'Alberta, à Edmonton, le bénévole, celui qui m'aidait à faire mes devoirs et me poussait à raffiner mes compétences linguistiques, avait l'habitude de m'emmener chez Chapters où nous lisions des livres que, faute d'argent, nous ne pouvions pas acheter. La première fois qu'il m'y a emmené, j'étais frappé par la disposition labyrinthique du magasin, minutieusement orchestrée afin de lui donner l'aspect d'un piège auquel les gens avaient le plaisir de se faire attraper. Les fenêtres vitrées étaient bien lavées et affectueusement polies de façon à donner aux passants la vue irrésistible, attirante et étourdissante de l'intérieur du magasin. Je voudrais faire allusion au fait qu'à cette époque-là, je ne voyais pas l'agencement du magasin comme une toile d'araignée intentionnellement construite pour dévorer les clients. Je ne savais point que les commerçants forment une classe spéciale de « prédateurs » dont la méthode de chasse employée consiste à tendre des pièges pour attraper leurs « proies ». Je présente ici, après avoir lu "Au bonheur des dames" (1880) d'Émile Zola, ma perception actuelle de ce que les commerçants font dans une société de consommation.

Max et moi, nous allions souvent à la succursale située sur 82nd Avenue, aussi connu comme White Avenue, étant donné que celle-ci était la plus proche de l'Université d'Alberta. Max considérait cet endroit comme sa deuxième maison, car il y allait fréquemment pendant le temps libre, au moins cinq fois par semaine. Il fréquentait cet établissement avec un haut degré de passion, tel un toxicomane fréquentant le dealer de sa drogue préférée. Compte tenu de ce fait, je suis arrivé à croire que Max voulait que, moi aussi, j'établisse une sorte d'amitié avec cet endroit. Le premier jour où je m'y suis rendu avec lui, je n'ai rien lu. J'étais plutôt fasciné par la disposition du magasin qui me donnait l'envie d'y circuler, afin de connaître le dédale et d'apprécier les marchandises soigneusement approvisionnés sur les étagères. Tandis que je parcourais le labyrinthe du magasin, mes yeux sillonnaient toutes les étagères de haut en bas et de bas en haut à la recherche de quelque chose dont je n'avais aucune idée. On aurait dit que j'étais en train de donner à manger à mes yeux, ce qui ensuite allait enfler mon âme de joie. En effet, je ressentais une sorte de plaisir émotionnel en faisant du lèche-vitrines à Nelspruit, en Afrique du Sud, lorsque je rendais visite à mon frère qui y habitait au cours des années 1990.

Cependant, ce jour-là, dont la date m'échappe, je faisais du lèche-vitrine d'un degré plus élevé par rapport à celui que je faisais à Nelspruit; j'étais à l'intérieur du magasin ce jour-là, je voyais les choses de près et je les touchais de mes propres mains. Après avoir terminé de fouiller la section des livres de fiction, je me suis trouvé à l'étagère où figuraient des marchandises que, compte tenu de ma façon d'évaluer la valeur et l'utilité des biens matériels aujourd'hui, je considère futiles et sans aucune importance.


C'était juste dans cette étagère où mes yeux se sont accrochés sur un objet dont l'existence m'était inconnue depuis ma naissance. L'objet s'appelait bookchair d'après la photo sur la boîte qui le contenait. Je ne m'attendais nullement à ce qui m'est arrivé à ce moment-là, mais la réalité est que je suis immédiatement tombé amoureux de cet objet. En effet, étant donné le désir d'achat qui me démangeait l'esprit dès ce moment-là, on dirait que j'ai eu un coup de foudre pour le bookchair.

Pour emprunter les mots de Zola, mes mains sont soudainement devenues « fiévreuses » et l'achat de cette marchandise s'avérait le seul remède capable de chasser cette fièvre. Je n'avais point d'argent à ce moment-là pour me faire guérir de cette fièvre qui s'était emparé de mon bien-être. Il s'agissait d'un moment où chaque dollar devait être utilisé avec prudence. Alors, je me suis dit que mon budget était déjà bouclé et que je ne pouvais rien acheter hors budget. Malgré cela, l'image du bookchair sur la boîte ne cessait jamais de me tourmenter! J'ai pris la décision de partager mon malaise avec Max pour qu'il puisse me donner son avis. Je me souviens encore de ce qu'il m'a dit à propos de mon coup de foudre pour cet objet. Il m'a dit le sourire aux lèvres : « Ici, si tu ne contrôles pas tes émotions, tu finiras par acheter tout le Canada. Si tu y parviens, ce sont les objets qui vont te posséder ». Je n'ai pas absolument saisi son conseil, car les mots dont il s'est servi étaient très complexes pour un étudiant en phase d'intégration linguistique. En effet, il ne faisait que son boulot qui était exactement de m'aider à accélérer mon intégration dans la nouvelle société où je m'installais.

Six mois après mon arrivée au Canada, la Banque Royale du Canada m'a envoyé une lettre et un formulaire où l'on me suggérait de faire une demande de carte de crédit. Puisque le plafond de la carte suggérée était bas, mon frère m'a encouragé à postuler. Alors, j'ai fait la demande et trois semaines plus tard, j'ai reçu ma carte Visa par la poste. La première chose à faire avec la carte était claire! Je suis allé chez Chapters assouvir la soif que j'endurais depuis sept mois. J'ai payé la dot et je suis sorti de ce magasin avec la source de mon coup de foudre. La fièvre qui me gouvernait les mains s'est temporairement évanouie. Je me suis servi de ce bookchair pendant un mois après l'achat. Depuis, mon amour pour lui est mort, il n'existe plus.

Daniel Nyamatsenya

Cordes à danser



Bon ben, voilà. Une guitare à douze cordes. La prise de vue met en valeur le manche de la guitare où on voit les frettes et les marqueurs de position descendant jusqu'au trou dans la table d'harmonie. Le bois du manche est foncé et en contraste avec la table d'harmonie qui est beaucoup plus légère. Il y a également la juxtaposition du métal contre le bois avec chaque frette le long du manche. La construction et la forme de la guitare démontrent une certaine tension entre les diverses parties de l'instrument, entre la noirceur et la légèreté ; et entre le métal et le bois. En parlant de tension, il faut noter qu'une autre tension, littéralement la tension des cordes, est ce qui permet à la guitare de produire les sons - l'instrument n'existerait pas sans cette tension. Avec douze cordes et vingt-et-une frettes, la guitare donne au guitariste la possibilité de jouer deux-cents-cinquante-deux notes différentes; mais le guitariste, en combinant les notes dans des accords variés, peut jouer un nombre pratiquement infini de riffs. Une chanson sans paroles peut quand même exprimer la joie, la tristesse, la mélancolie, la haine, le peur, bref, tout la gamme des émotions humaines. C'est une forme d'expression sans limites, mais surtout sans contraintes. Il n'y a pas un seul riff tabou, pas de notes musicales qui peuvent offenser quelqu'un, et aucune distinction entre les sexes ou les races quand il s'agit de la production musicale. C'est une langue universelle qu'on n'a pas nécessairement besoin de comprendre, juste de l'entendre.

C'est la grande différence entre la langue musicale et les langues orales. Les langues orales, le français par exemple, contiennent autour de 200 000 mots, tous avec un sens explicite, un sens secondaire, ou même un sens caché et par conséquent si tu ne comprends pas les mots utilisés et leur sens propre, ça ne sert à rien d'écouter. Je me demande si nos langues orales ne sont pas devenues excessives. Dans notre langue superflue, créée par notre désir de tout classer et de tout décrire, nous sommes arrivés à un endroit où on ne peut plus communiquer nos sentiments de base, mais où nous pouvons sacrer, offenser et dégrader les gens sans même avoir besoin de réfléchir à comment le faire. À quoi servent les mots comme « connard » et « pute », sauf pour exprimer des sentiments qu'il vaut mieux garder à l'intérieur. À quoi sert la distinction entre les femmes et les hommes « noirs », « blancs », « rouges » ou « jaunes » quand on a des mots comme « frère » et « sœur », des termes qui servent à nous unir au lieu de nous isoler. Ce qui m'étonne avec l'évolution constante de nouvelles formes de classification personnelle, c'est qu'à une certaine époque on a créé tous ces mots vulgaires dans le but, j'imagine, de tout exprimer et de tout insulter. Après ça, les générations qui suivent décident que la moitié du vocabulaire du siècle précédent n'est plus acceptable, ce qui est tout à fait juste, mais ensuite elles passent des années à déterminer comment le remplacer. Après tout, elles acceptent une nuance linguistique qui leur permettra de continuer de faire les mêmes distinctions qu'avant, sauf d'une manière qu'ils ont déterminée plus « politiquement correcte ». Pour revenir à une notion qu'on a vue avec la guitare, il y a toujours une tension dans les langues orales, entre ce qu'on peut dire et ce qu'il est interdit de dire. La liberté d'expression nous permet l'emploi des 200 000 mille mots dans la langue française, néanmoins il y a des contraintes. Ce qui permet à la guitare de produire les sons est ce qui limite l'expression orale.

Même avec leurs différences, il y a une chose en commun entre les langues orales et la langue musicale – le besoin d'un être humain pour les prononcer. Une guitare ne va pas produire de la musique sans les mains de quelqu'un, tout comme une langue ne va pas être parlée sans la bouche et la langue de quelqu'un. Cela me dit que nous sommes tout à fait capables de communiquer d'une manière simple et élégante, nous sommes pourtant devenus si perdus parmi les milliers de mots à notre disposition qu'on a oublié les mots les plus englobants, réels et puissants comme « amitié » et « famille ».

Nathan Pirie

ENSEIGNEMENT PÉDAGOGIQUE ET --- LUDIQUÉ



MUSIQUE ET ENSEIGNEMENT : UNE OUVERTURE MÉLODIQUE SUR LA CULTURE SANS OUBLIER LA FONCTION PÉDAGOGIQUE

Si Michel Sardou nous le chante si bien dans son air «En chantant », c'est qu'il existe probablement une corrélation entre l'apprentissage et la musique. Lui, si on l'écoute, s'amuse quant il était petit garçon, à repasser ses leçons en chantant. Pourquoi pas nous !

Dans les cours de FR192A nous couvrons à chaque chapitre des éléments culturels. Autrefois le manuel que nous utilisions était organisé par région francophone et reposait sur des « personnages » que nous suivions tout au long du chapitre. Il était ainsi facile de trouver des éléments culturels à présenter grâce à des chansons. Pour le Québec, on peut penser à Malajube et à leur chanson Montréal - 40°C, on en parle à Fluid Rouge avec leur chanson Anglophone québécois, à laquelle de nombreux étudiants rient car ils en partagent certaines expériences.

Cependant, nous pouvons aller plus loin en terme de pédagogie. Dr. Barbara Schmenk m'a en fait poussée à utiliser ces chansons afin de couvrir des éléments appartenant au domaine de la culture tout autant qu'au domaine de la grammaire.

Dès lors, je me sers de techniques d'induction afin que les étudiants développent une approche consciente par rapport à la langue en tant que système. Grâce aux chansons, nous avons des exemples que l'on peut considérer comme des études de cas. Ce semestre par exemple, nous avons déjà utilisé une chanson de Claude François Comme d'habitude pour couvrir les activités quotidiennes. À partir du format utilisé dans la chanson les étudiants devaient formuler leurs propres « paroles » en créant des exemples à partir du vocabulaire du chapitre. Les étudiants peuvent ainsi développer les quatre compétences que l'on associe à l'apprentissage d'une langue : la compréhension orale, l'écriture, la lecture et bien entendu la parole. Nous avons aussi écouté la chanson de Brigitte Bardot Je manque d'adjectifs. Comme il fallait parler des changements à effectuer en fonction du genre et du nombre des mots, les étudiants ont dû transposer tous les adjectifs, qui étaient alors au masculin, au féminin. Les diverses formes que nous devons revoir en faisaient partie ce qui rend la classe plus interactive.

Pour le premier chapitre, j'ai utilisé des chansons qui abordaient le thème « Ressentir et Vivre ». La première vient du groupe français Kyo et s'intitule Je cours. Elle introduit le thème de l'intimidation à l'école, thème auquel les étudiants sont souvent sensibles. L'autre chanson à partir de laquelle nous avons pu discuter provient d'un chanteur assez populaire Stromae, Tous les mêmes. À partir du thème des relations hommes-femmes présenté dans la chanson, nous avons parlé des stéréotypes et de ce que l'on peut ressentir dans un couple.

Enfin avec le chapitre que nous venons d'aborder en cette deuxième moitié du mois d'octobre, j'ai introduit des chansons qui parlent de l'influence des médias grâce à un nouveau widget sur notre plateforme Learn. En créant un # pour notre classe (#FR192FI5006), nous partageons des vidéos et des articles en français, ce qui nous permet de démontrer l'impact que les médias peuvent avoir dans le partage des connaissances tout en réfléchissant à certains effets pervers qu'ils possèdent. Cette semaine j'ai donc partagé avec eux une chanson de Stromae Carmen, puis celle du groupe québécois Alfa Rococo qui s'intitule Société des loisirs.

Les années précédentes j'ai aussi montré la vidéo de la chanson Fais pas ci, fais pas ça pour travailler sur l'impératif. Les étudiants dans ce cas-là devaient reconnaître tous les verbes conjugués à ce temps !

Les mélodies, les images, les histoires et les paroles me permettent toujours de trouver dans les chansons des moyens pour rendre mes classes très interactives. Les étudiants en raffolent toujours, alors je vous conseille de vous créer une bonne banque de chansons pour faire en sorte que vos cours « rock » leur « socks off » !

Coleen Even

ET SI ON SE FAISAIT UNE TOILE ?

Une année de plus qui débute, et, fidèle à son poste, Kerry a concocté cet automne un programme détonant pour nos étudiants cinéphiles et aussi pour les papilles des amateurs de pizza (gratuite !).

En septembre, le drame des frères Dardenne «Deux jours une nuit », mettant en vedette l'illustre Marion Cotillard, a su émouvoir son public, en reflétant plusieurs réalités malheureusement de plus en plus communes : la dépression et le licenciement. Modeste employée d'une usine de panneaux solaires du nord de la France, Sandra réintègre difficilement son équipe après un arrêt maladie pour une dépression dont elle n'arrivait pas à se défaire, juste à temps pour apprendre son possible renvoi. En effet, son patron a soumis l'ensemble de l'équipe à un dilemme : ils devront choisir entre une prime de 1000€ ou le maintien du poste de Sandra. Il ne lui reste que le temps d'un weekend (deux jours, une nuit) pour convaincre ses collègues de renoncer à la prime et pour trouver la force de ne pas retomber en dépression.

Au mois d'octobre, il était grand temps de céder la place à la comédie. Le film bilingue ontario-québécois « Bon Cop, Bad Cop » d'Éric Canuel et Kevin Tierney met en scène un duo très atypique. David Bouchard, policier québécois et Martin Ward, détective de l'Ontario, doivent à contrecœur faire équipe pour un dossier particulier : un cadavre a été retrouvé à cheval entre l'Ontario et le Québec, tombant ainsi sous la juridiction des deux représentants de la loi : « la tête au Québec, mais l'Ontario dans l'cul », dira David. Un astucieux cocktail d'action et d'humour, et un certain recul sur un équilibre linguistique parfois bien problématique au Canada.

Novembre, c'est-à-dire le mois prochain au moment où j'écris ces lignes, nous amènera au Sénégal pour le drame « La pirogue » de Moussa Touré, qui dépeint le périlleux voyage d'une poignée de migrants en quête d'Europe.

Au plaisir de vous voir nombreux en hiver, et un grand merci à Kerry, qui nous fait découvrir chaque mois de nouveaux horizons cinématographiques !

Julien Defraeye

Une Classe Spéciale



Pour célébrer la fin de notre cours de français, la classe s'est rencontrée au collège de St. Paul pour un "déjeuner en classe". On a commencé par faire des activités ludiques en attendant les savoureuses crêpes préparées par notre professeur, David. C'était notre jour de chance! Pendant ces deux heures intéressantes, David a cuisiné et nous autres, nous avons joué des jeux pédagogiques en petit groupe avec des camarades de classe que nous connaissions peu auparavant. Un de mes jeux préférés, c'était celui de l'association de mots. David nous donnait un mot et, en réaction à celui-là, à tour de rôle, chaque membre du groupe devait dire le premier mot qui lui venait à l'esprit. À chaque minute, David pausait le jeu pour que nous puissions lui donner le dernier

mot trouvé dans le groupe. Nous nous sommes amusés à ce jeu six autres fois. À la fin, David tenait la liste des derniers mots que chaque groupe avait trouvés. Après, David a relu la liste des mots et chaque groupe a choisi cinq mots pour créer une phrase originale. Elles étaient tellement drôles! J'ai aimé ce jeu parce qu'il m'a encouragée à penser aux mots que je n'utilise jamais dans les conversations quotidiennes. Quelquefois, nous cherchions des mots dans le dictionnaire. Avant de venir à cet événement, David avait aussi demandé à chaque étudiant d'apporter le titre d'une chanson francophone pour que nous puissions les écouter pendant le cours. Il a également proposé d'afficher la liste de toutes ces chansons sur Learn. J'ai hâte de découvrir de nouvelles chansons et j'espère trouver de nouveaux auteurs-compositeurs-interprètes francophones qui me plaisent.

Pour le dernier jeu pédagogique, David nous a demandé d'écrire une question sur une feuille de papier. Ensuite, nous tournions en rond dans la salle et quand David disait "stop", nous devions poser notre question à la personne qui se trouvait la plus proche de nous. Nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour jouer à ce jeu, mais j'ai pu trouver une personne bavarde, avec laquelle j'ai parlé longtemps. C'est très utile d'avoir des conversations spontanées.

N'oublions pas aussi qu'à la toute fin, nous avons mangé des crêpes délicieuses! J'ai mangé à ma faim, et je me suis bien amusée. Merci, David. C'était une façon mémorable de finir la classe!

Jennifer Astley-Kinsey

“

POÉSIES

”

P O É S I E S

La vue
Tu gravis la montagne
Et traverses une clairière dans la forêt au
sommet
Pour voir une vue magnifique, un
spectacle
Où la lune et les astres dansent ensemble
devant tes yeux
Tu te couches sur la montagne et rêves
cet univers inimaginable.
Vivek Ramakrishnan

La chanteuse
Les paroles coulent de sa bouche
Sa voix est douce et délicate
Le son résonne à travers toute la salle
Et fait écho à son extérieur
Les personnes près de la porte entendent
la chanson partir
Pour disparaître dans la ville au dehors

Vivek Ramakrishnan



QUINTESSENCE
VOUS
SOUHAITE
UNE

